

LETTRES À UNE MÈRE SUR LA FOI

PÈRE EMMANUEL DU MESNIL SAINT-LOUP

Les douze Lettres à une mère sur la foi relatent les deux points cruciaux de l'enseignement du catéchisme : celui de la lumière – seule la lumière de la foi (et de la foi priée) convient – et celui du contenu, de l'intégrité de la doctrine.

C'est principalement de la lumière de la foi et du statut de l'intelligence baptisée que parle le Père Emmanuel ; on néglige par trop cet aspect, de même que sont fréquentes les carences doctrinales. C'est donc opportunément qu'il nous rappelle l'admiration chagrinée de saint Augustin : « C'est une grande chose d'avoir, même au sein de l'Église catholique, la foi dans son intégrité ! »

Il y a trois manières d'enseigner la doctrine catholique, particulièrement cette doctrine élémentaire et universellement nécessaire qu'est le catéchisme : celle qui va de la mémoire à la mémoire, celle qui va de l'intelligence à l'intelligence, celle qui va de la foi à la foi. Il faut sans doute développer et enrichir la mémoire ; il faut former et éclairer l'intelligence : mais il faut une foi attentive pour enseigner la foi.

Aux ignorants comme aux savants, aux âmes fidèles comme aux âmes inquiètes, ces précieuses Lettres enseigneront, en matière de catéchisme, l'unique nécessaire.



INTRODUCTION

I. — En notre siècle, on a beaucoup parlé d'instruction, et même d'instruction publique, et même d'instruction obligatoire.

Mais il est un point essentiel, sur lequel, le plus souvent, on n'a porté qu'une attention superficielle. On ne s'est pas demandé avant tout qui l'on avait à enseigner.

La chose cependant en valait la peine. Car généralement, si ce n'est universellement, les sujets que l'on a à enseigner, sont des sujets baptisés.

Des sujets baptisés ! Qu'est-ce à dire ? Cela veut dire qu'un enfant baptisé ayant reçu de Dieu à son baptême des grâces qui ont puissamment modifié les conditions de son intelligence, il faut, de ce fait, tenir le plus grand compte quand on veut parler à cette intelligence ainsi modifiée.

Nous nous expliquons, et nous disons que Dieu ayant par le baptême versé dans l'âme de l'enfant *l'habitude*¹ de la foi, il s'en suit infailliblement

¹ Le P. Emmanuel emploie le mot « habitude » au sens philosophique d'*habitus*, c'est-à-dire : disposition permanente, bonne habitude raisonnée.

que cette âme a une inclination très puissante pour les vérités de la foi, et un besoin très pressant de les recevoir pour se les assimiler, s'en nourrir, et passer, dans la foi, de *l'habitude à l'acte*.

Nous avons dit un besoin très pressant. On peut le constater facilement. Quand une mère chrétienne parle *chrétiennement* du bon Dieu à son enfant, lui livre les vérités de la foi, lui enseigne Jésus, elle entendra infailliblement son cher enfant lui dire : Encore, maman !

Cela étant, et étant incontestable, nous disons que dans l'instruction des enfants, la première chose à faire est de leur enseigner la foi, de répondre ainsi au besoin le plus pressant de leur intelligence ; de leur livrer la *vérité*, seul aliment dont ils aient faim, seul aliment qui leur soit proportionné, seul aliment qui leur soit nécessaire.

Et ceci doit être la règle invariable de l'instruction, soit dans la famille, soit dans les écoles, tant grandes et supérieures soient-elles. Le chrétien est toujours le chrétien, le baptisé est toujours le baptisé ; et toujours enfant de Dieu aspire à connaître son Père qui est dans les Cieux.

II. — Si avant tout vous livrez à l'enfant l'aliment qu'il réclame, vous verrez son intelligence, bien qu'à son aurore, se réjouir, d'une joie merveilleuse, et peu après se développer et s'épanouir. Car si l'homme terrestre vit de pain, l'homme intelligent et chrétien vit de vérité.

Si au contraire, peu soucieux des besoins variés de l'enfant, vous n'avez à lui livrer que de froides nomenclatures, ou des définitions grammaticales qu'il ne comprendra que dix ans plus tard, ou peut-être jamais, il arrivera ceci infailliblement : trompée dans son attente, frustrée dans ses aspirations les plus légitimes et les plus saintes, l'intelligence de l'enfant s'engourdira, s'étiolera ; et, atteinte d'une sorte de phtisie *sui generis*, elle forcera messieurs les Inspecteurs des écoles primaires à constater que le niveau intellectuel va toujours en baissant.

Le fait est là, malheureusement. On peut savoir lire et écrire. Mais on ne sait ni penser ce que l'on écrit, ni juger ce qu'on lit. Véritable disette intellectuelle.

III. — Ô mère chrétienne, vous voulez éviter de pareils malheurs à vos enfants bien-aimés. Travaillez-y. Nous vous aiderons.

Et tout d'abord, nous vous dirons qu'il y a trois manières ou méthodes d'enseigner la religion.

La première serait la méthode qui irait de votre mémoire à la mémoire de votre enfant ; la seconde celle qui procéderait de votre esprit à son esprit ; la troisième enfin celle qui va droit de votre foi à sa foi.

La première méthode règne dans bien des écoles, la seconde également ; la troisième est aujourd'hui le privilège presque exclusif et le grand honneur des mères chrétiennes.

La méthode que nous appelons de la mémoire est une méthode facile. Aujourd'hui, on veut que tout soit facile ; mais, sans comparaison, c'est la méthode nécessaire pour l'instruction de l'animal. Il y a des animaux *savants*. Appliquée au chrétien, cette méthode fait à son intelligence un tort considérable. Chez le chrétien, l'intelligence est le point important de l'âme, c'est la citadelle de la place. Là doit régner la vérité, maintenant par la foi ; au ciel, par la vue de Dieu. C'est donc l'intelligence de l'enfant qu'il faut viser.

Si vous ne vous adressez qu'à sa mémoire ; si vous faites apprendre à l'enfant *son* catéchisme comme vous lui faites apprendre *sa* grammaire ; si vous lui faites réciter son histoire sainte comme sa géographie ; vous pourrez bien n'avoir fait que constater si sa mémoire a retenu fidèlement ce qui est écrit dans son livre. Vous aurez fait le plus grand tort à son intelligence qui, ne recevant pas l'aliment et le stimulant qui lui sont indispensables, s'affaîssera nécessairement et tombera d'inanition.

La seconde méthode l'emporte de beaucoup sur la précédente ; au moins elle va de l'esprit à l'esprit. Une personne qui sait s'adresse à l'enfant pour lui faire savoir. Cette seconde méthode force à travailler l'intelligence de l'enfant ; elle l'habitue au raisonnement, elle lui fait sentir la puissance d'une démonstration.

Avec tout cela, elle ne peut toujours faire que des savants ; elle ne répond pas à tous les besoins de l'âme d'un baptisé. Si à force de vouloir donner de la science à votre élève, vous oubliez les aspirations de son âme chrétienne ; si vous ne travaillez pas à vivifier la foi de son baptême, les trésors de grâce déposés dans cette âme par le Baptême, la Confirmation, l'Eucharistie, iront en s'épuisant, et à un jour donné, l'homme que vous aurez instruit, aura cessé de croire. Ne dit-on pas que bien des hommes ont perdu la foi en étudiant, même en étudiant la théologie ? Donc, si cette seconde méthode peut faire des savants, elle est insuffisante puisqu'elle ne fait pas des croyants. Si la première méthode fait tort à l'intelligence, la seconde fait tort à la foi.

Il vous faut donc, ô mère chrétienne, sans négliger la mémoire, sans négliger aucune des ressources de votre esprit et de l'esprit de votre enfant, il vous faut une méthode plus puissante, plus sûre, plus adaptée à la fin que vous vous proposez. Ce sera la méthode qui va droit, avons-nous dit, de votre foi à la foi de votre enfant. Son intelligence de baptisé réclame quelque chose que tous les livres du monde ne sauraient lui donner. *La lettre tue*, dit saint Paul, dans son langage divinement énergique. À cette chère âme, baptisée, il faut faire entendre ce que le même saint Paul appelle *verbum fidei*, la parole de la foi : un hébraïsme il est vrai ; mais en français cela veut

dire : LA FOI PARLÉE. La foi parlée ! oui, voilà, ô mère chrétienne, le lait spirituel que votre enfant vous demande. Donnez-le lui ; soyez mère ; et croyez-nous, pas de nourrices. L'enfant réclame d'abord la parole, non le livre. Le livre viendra en son temps. Mais si vous croyez, ô mère, dites votre foi à votre enfant ; il est baptisé pour vous écouter, il vous écoutera, il croira par la grâce de son baptême, et son âme dira : J'ai mon pain, je vis.



PREMIÈRE LETTRE

NATURE DE LA FOI

RAISON PHILOSOPHIQUE DES MOTS *Fides* ET *Credo*

Vous avez lu avec une grande attention un certain *post-scriptum* à notre catéchisme, et vous me demandez de vous écrire une lettre en réponse à une question que vous me posez : Qu'est-ce donc que la foi ?

La question est courte, la réponse sera longue. Je vous écrirai là-dessus une lettre, deux lettres, trois lettres, et peut-être davantage.

Sans tarder aucunement, j'entre en matière.

I. — Vous avez des enfants, Madame ; Dieu vous les a donnés aimants et aimés ; et c'est pour eux que vous me demandez : Qu'est-ce que la foi ? Je vous répondrai, et c'est précisément par eux que je trouverai un moyen facile de vous dire ce que c'est que la foi.

Remarquez ceci, Madame : vous connaissez vos enfants, et vous *savez* qu'ils sont vos enfants. Leur position vis-à-vis de vous n'est pas précisément la même. Car, s'il est vrai qu'ils vous connaissent, il faut convenir qu'ils ont dû *croire* que vous êtes leur mère. Je dis qu'ils ont dû le *croire*, parce qu'ils n'en ont jamais eu la preuve *de visu*.

Vous le leur avez dit, et la parole qu'ils ont entendue de vous, ils l'ont reçue : ils l'ont reçue avec une confiance parfaite, on pourrait dire aveugle ; car, si une autre que vous leur eût rendu les services qu'ils vous doivent, et leur eût témoigné quelque affection, poussés par une impulsion toute naturelle, ils l'eussent appelée maman.

Vous voyez par là combien il est naturel à l'homme de croire ; puisqu'il a besoin de croire d'abord à son père et à sa mère ; et jamais sur ce point l'homme ne peut arriver à une démonstration, il doit croire ; c'est l'ordre naturel, et il croit. À ce prix il appelle son père son père, et sa mère sa mère.

Ainsi les premières connaissances de l'homme sont des connaissances non démontrées, mais acceptées avec une pleine et entière sécurité sur la parole

des père et mère. L'enfant vivra longtemps dans cet état, en parfaite assurance, sous l'autorité des auteurs de ses jours.

« C'est l'ordre naturel, dit saint Augustin, que l'autorité précède la raison². » Et ailleurs : « L'autorité appelle la foi et prépare l'homme à la raison³. » Quand plus tard, la raison de l'enfant sera formée, il pourra se reposer sur elle ; mais avant ce temps, il est indispensable à l'homme de croire ; c'est un bien qui lui est nécessaire, que Dieu lui a préparé dans sa paternelle sollicitude, et que l'homme reçoit sans aucune peine. Écoutons encore saint Augustin. « Autre chose est, dit-il, croire à l'autorité, autre chose, croire à la raison ; croire à l'autorité, c'est un grand profit, et sans aucun travail⁴. »

Vous voyez par là, Madame, comment l'enfant est sous la tutelle de ses parents. Il croit ce que ses parents savent ; il croit, sans démonstration, ce dont ses parents ont la démonstration et l'évidence. C'est l'ordre naturel, dit saint Augustin, et, protégé par cet ordre, l'enfant se trouve bien, et effectivement il est bien.

Je pourrais maintenant, Madame, vous dire que comme l'enfant est sous la tutelle de ses père et mère de la terre, le chrétien est sous la tutelle de son Père qui est dans les cieux ; croyant à la parole de Dieu comme il croit à la parole de son père ; ayant la foi à Dieu, comme il a la foi à son père, et vous pourriez comprendre de suite et sans peine ce que c'est que la foi.

II. — J'arrive maintenant, Madame, au but que je me suis proposé. Vous parlez à votre enfant, il écoute, il croit ; c'est la foi humaine, répondant à l'autorité humaine, naturelle, que Dieu vous a donnée sur votre enfant.

Et comme le père qui est sur la terre a autorité pour enseigner son enfant et peut exiger de lui la docilité, c'est-à-dire la foi, Dieu le Père des esprits, comme dit saint Paul, a aussi autorité pour parler aux âmes, et pour exiger d'elles la foi.

Le père sait bien des choses que l'enfant ne sait pas, et que l'enfant doit croire. Dieu sait aussi beaucoup de choses que l'homme ne sait pas, et qu'il doit croire sur la parole de Dieu, quand Dieu fait à l'homme l'honneur de lui parler.

Vous voyez la ressemblance. Elle est parfaite ; et pourtant il y a à noter une différence considérable, que vous allez saisir sans peine. Vous parlez à

² Naturæ ordo se habet, ut cum aliquid discimus, rationem præcedat auctoritas (*De morib. Escl.*, l. I, c. 2).

³ Auctoritas fidem flagitat, et rationi præparat hominem (*De Vera Religione*, c. 23).

⁴ Aliud est cum auctoritati credimus, aliud cum rationi. Auctoritati credere, magnum compendium est, et nullus labor (*De quantitate animæ*, c. VII).

votre enfant, il vous croit, c'est naturel. L'enfant trouve dans sa nature même tout ce qui lui est nécessaire pour croire ; la foi que votre parole exige de lui ne l'élève pas plus haut que sa nature.

Mais quand Dieu, le Père des esprits, parle à sa créature, comme son dessein est de l'élever au dessus d'elle-même, et de la faire entrer en participation non plus d'une simple vérité naturelle, mais d'une vérité d'une nature divine, par conséquent supérieure à la nature humaine, en d'autres termes surnaturelle, l'homme ne trouve plus dans sa nature une puissance suffisante pour recevoir un enseignement qui le dépasse et surpasse de toute la distance de Dieu à l'homme. Alors, si Dieu veut être cru sur parole, il faut de toute nécessité qu'il élève jusqu'à lui, c'est-à-dire surnaturellement, la faculté naturelle que l'homme a de croire.

Et quand Dieu fait ce bien à l'homme, nous disons qu'il lui a donné la grâce de la foi. Et vous comprenez maintenant pourquoi il est dit tout au début du catéchisme que la foi est *un don* de Dieu.

Credo.



SECONDE LETTRE

COMMENT LA FOI ARRIVE

Nous l'avons dit, la foi est un don de Dieu.

Nous allons examiner comment ce don si précieux nous arrive. Et tout d'abord, notons que ce don étant surnaturel, est toujours entièrement gratuit. Nous ne pouvons le mériter, et aucun homme ne peut le mériter pour nous. S'il nous arrive, c'est par les seuls mérites de Notre-Seigneur, et par une toute pure miséricorde de Dieu.

Mais comment nous arrive-t-il ?

A nous qui avons été baptisés petits enfants, le don de la foi nous arrive au milieu de ce magnifique cortège de grâces, qui s'appelle le baptême. A ce moment, Dieu nous adoptant pour ses enfants, verse en notre âme le don de la foi ; c'est-à-dire qu'il dispose intérieurement les puissances de l'âme, son intelligence et sa volonté, comme il faut pour que cette âme produise facilement, joyeusement, l'acte de foi, quand, la raison étant éveillée, l'esprit de l'enfant pourra recevoir la vérité révélée s'en nourrir, et y répondre par l'acte de foi : *Je crois en Dieu, le Père, etc.*

Ainsi, l'âme du petit enfant baptisé porte en son âme le goût pour la vérité révélée, l'inclination vers cette vérité, le besoin de cette vérité. Et c'est là une disposition, une habitude surnaturelle dont vous vous ferez une juste

idée, Madame, en la comparant à la disposition, à l'inclination naturelle qu'a le petit enfant pour la mamelle de sa mère. Il en a besoin, il la réclame : s'il la trouve, il est bien, si elle lui est refusée, pour lui, c'est la mort.

L'enfant baptisé a de même, en vertu de son baptême, faim et soif de l'enseignement chrétien ; il veut son lait, celui dont il vous est parlé à l'Introït de *Quasimodo*. Sa vie est là, car le juste vit de la foi, dit l'Écriture. Avec l'instruction chrétienne, l'enfant baptisé exerce et en l'exerçant développe la foi qu'il a reçue à son baptême ; il entre dans la connaissance de Dieu son Père, de l'Église sa mère, des saints du Paradis qui sont ses pères et ses frères ; absolument comme dans l'ordre naturel l'enfant que vous nourrissez sourit d'abord à sa mère, puis à son père, puis à ses frères, puis entre en connaissance avec le monde extérieur, et devient un homme.

Par une voie analogue mais supérieure, puisqu'elle est surnaturelle, l'enfant baptisé grandit comme enfant de Dieu et de son Église, et devient un membre vivant de Jésus-Christ sur la terre, pour être plus tard le cohéritier de ses biens du ciel.

Ainsi, vous le voyez, Madame, pour nous qui avons été baptisés petits enfants, nous avons reçu d'abord au baptême la disposition à croire ; puis quand nous avons eu quelque commencement de raison, on nous a donné à connaître les vérités de la foi et nous avons commencé à faire l'acte de foi. De cette manière, nous avons reçu d'abord la foi habituelle, ensuite la foi actuelle, c'est-à-dire la foi faisant *ses* actes.

C'est suivant cette divine économie que Dieu nous a donné la foi. Et afin que vous saisissiez mieux la nature de ce don, je vous dirai qu'il arrive par une voie un peu différente chez les adultes qui ne sont baptisés qu'après avoir acquis l'usage de la raison.

Prêtez-moi votre attention, Madame ; vous y gagnerez, je l'espère, quelque lumière sur le don de la foi.

Donc, voici à l'œuvre un missionnaire chez les Chinois, ou les Indiens d'Amérique. Il parle, on ne l'écoute pas. Il parle encore, on ne l'écoute pas. Ah ! ceux qui l'entendent ne sont pas baptisés, ils sont sourds. Un prêtre ne leur a pas dit, en touchant leurs oreilles : *Ephpheta ! Ouvrez-vous !* comme on nous l'a dit à notre baptême. Toutefois, l'homme de Dieu ne se rebute pas ; il prie, il demande à Dieu la grâce de la foi pour ses pauvres infidèles, il parle de nouveau. Deux ou trois pauvres âmes paraissent écouter avec attention ; il les discerne, il va à elles, elles viennent à lui. Dieu leur a donné un bon mouvement vers la foi. Ah ! que ce mouvement est précieux ; s'ils sont fidèles, c'est leur salut ; s'ils laissent perdre cette grâce dont ils ne soupçonnent pas le prix, c'est leur perte éternelle.

Mais ils écoutent, ils prennent goût à l'instruction qui leur est donnée petit à petit, avec une attention incomparable. Si on leur donnait une lumière trop grande, ils reculeraient épouvantés : le prêtre mesure ses termes, il proportionne la nourriture à la faiblesse de son malade ; il prie, et Dieu aidant, l'infidèle reçoit quelques vérités de la foi il fait des actes d'adhésion à ces vérités déjà connues et à mesure qu'il fait ces actes il grandit dans la disposition à croire. Enfin, il est prêt à recevoir toute la vérité, il demande à Dieu le don de la foi ; le jour du baptême arrive, et Dieu lui donne la grâce habituelle de la foi dont il avait déjà fait quelques actes avant son baptême.

Vous voyez par là, Madame, que le don de la foi n'entre pas sans peine dans l'âme d'un adulte. Outre la difficulté créée par le péché originel, il y a encore celles qui résultent des péchés personnels, des préjugés de la nation, de la famille, etc., etc. Mais dans le petit enfant baptisé, toutes ces difficultés ne sauraient exister.

L'enfant a reçu la grâce d'en haut avant d'avoir touché à ce monde d'en bas ; et ainsi nous ne saurions jamais assez remercier Dieu de la grâce qu'il nous a faite d'avoir été baptisés petits enfants. *Credo!*



TROISIÈME LETTRE

COMMENT LA FOI EST UN DON DE DIEU

La foi est un don de Dieu.

Je voudrais aujourd'hui vous faire comprendre mieux encore la nature intime de ce don précieux.

Adam l'avait reçu de Dieu et nous l'aurait transmis s'il n'eût point péché ; mais ayant cru à Ève, et par Ève à Satan plutôt qu'à Dieu, il perdit la foi que Dieu lui avait donnée⁵, il la perdit, et pour lui et pour nous. Aussi, en entrant dans ce monde, l'enfant d'Adam n'a plus la foi, et il ne peut la recouvrer à moins que Dieu ne la lui donne.

L'Église prie pour demander à Dieu la foi pour les infidèles, et l'augmentation de la foi pour les fidèles ; en sorte que le commencement, l'augmentation et la conservation de la foi dans les âmes, sont purement et simplement un don de Dieu à nous fait par les mérites de notre unique Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

⁵ Adam put conserver l'habitude de la foi ; mais il perdit la foi en tant que vertu informée par la charité ; et cette habitude n'était pas transmissible à sa descendance, car c'était une disposition personnelle de son âme.

Mais je vous ai promis, Madame, d'entrer aujourd'hui dans la nature intime de ce don ; j'y arrive.

La foi est un acte, partie de l'intelligence qui croit, et partie de la volonté qui veut croire.

Si l'on demande : la foi est-elle un don de Dieu du côté de l'intelligence qui croit, ou du côté de la volonté qui veut croire, il faudra répondre qu'il y a un don de Dieu dans l'intelligence et un don de Dieu dans la volonté.

Car, pour ce qui concerne l'intelligence, il faut remarquer deux choses. Premièrement, les vérités qu'il faut croire sont tellement élevées au-dessus de l'esprit humain, que jamais il n'y pourrait atteindre naturellement. Ainsi, l'adorable mystère de la très sainte Trinité, les profondeurs de la sagesse de Dieu dans l'Incarnation de Notre-Seigneur, la Rédemption et le salut des hommes seraient à tout jamais des trésors cachés aux intelligences humaines sans le don de la foi.

Secondement, en outre du ministère de l'Église enseignant ces sublimes vérités, il faut encore, pour que nous croyions, une grâce intérieure qui éclaire notre intelligence et lui fasse recevoir avec docilité la parole de la foi, la foi parlée, comme nous avons dit ailleurs. En effet, à moins d'être pour ainsi dire animé d'une sagesse supérieure, l'esprit humain s'imaginerait avoir des raisons de regarder comme une sottise la prédication évangélique ; c'est l'apôtre saint Paul qui nous l'assure, aux chapitres I et II de la première Épître aux Corinthiens.

Au regard de la volonté, la foi, ici encore, est un don de Dieu. Car, pour que la volonté humaine se soumette humblement et docilement et joyeusement à la vérité divine, et porte l'intelligence à donner son plein et entier assentiment à cette même vérité, elle a besoin, cette volonté si faible, d'un secours divin qui la ravisse pour ainsi dire à sa propre faiblesse, et la mette d'accord avec la volonté de Dieu.

Je tiens à confirmer ces graves doctrines par les prières mêmes de l'Église. Je choisis à cette fin les oraisons du Vendredi-Saint. Elles se chantent après la Passion.

Le prêtre s'écrie : « Prions, ô nos bien-aimés, pour la sainte Église de Dieu. »

Puis il prie : « Dieu tout-puissant, éternel, qui avez, dans le Christ, révélé votre gloire à tous les peuples, conservez les œuvres de votre miséricorde, afin que votre Église répandue dans le monde entier, persévère en la confession de votre nom par une foi que rien n'ébranle. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Madame, vous êtes-vous jamais associée de cœur à cette prière pour demander à Dieu que l'Église persévère dans la foi ?

Avançons.

Le prêtre s'écrie encore : « Prions aussi pour nos catéchumènes, afin que Dieu Notre-Seigneur ouvre les oreilles de leurs cœurs, et la porte de sa miséricorde ! » C'est-à-dire les dispose à écouter, à vouloir croire, et leur donne ensuite, par sa miséricorde, le don de la foi.

Puis il prie : Dieu tout-puissant, éternel, qui toujours fécondez votre Église en lui donnant de nouveaux enfants, augmentez la foi et l'intelligence à nos catéchumènes, afin qu'étant renés dans les fonts du baptême, ils soient réunis à vos enfants adoptifs. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Le prêtre s'écrie encore : Prions aussi pour les hérétiques et les schismatiques ! Puis il prie : Dieu tout-puissant, éternel, qui sauvez tous les hommes, et ne voulez pas que personne périsse, regardez les âmes trompées par la fraude du diable, afin que les cœurs des égarés, déposant toute hérétique perversité, viennent à résipiscence et rentrent dans l'unité de votre vérité. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Il prie de même pour les *perfides Juifs*, et les malheureux païens, et pour eux tous il implore le don de la foi.

Entrez, je vous supplie, Madame, dans l'esprit de ces prières, les plus saintes, les plus antiques, les plus priantes qui soient dans l'Église ; et alors comprenant mieux que jamais comment la foi est un don de Dieu, vous direz bien votre *Credo!*



QUATRIÈME LETTRE

LA FOI PEUT GRANDIR OU SE PERDRE COMMENT ELLE GRANDIT, COMMENT ELLE SE PERD

La foi peut grandir, la foi peut diminuer et se perdre.

La foi consistant essentiellement dans l'adhésion de notre esprit à la vérité révélée, grandit ou diminue selon que cette adhésion est plus ou moins ferme.

Or, l'âme humaine étant active de sa nature, il est indispensable que sa foi ou grandisse ou diminue.

Elle grandit, si l'âme avance dans la connaissance du Père et du Fils et du Saint-Esprit, si elle pénètre mieux les vérités du symbole, en un mot si elle profite dans la voie de la vérité.

Mais comme la foi requiert avec l'assentiment de l'esprit, le mouvement pieux de la volonté qui veut croire, il est évident que la foi peut et doit

grandir aussi par la voie d'une volonté se soumettant de plus en plus docilement, de plus en plus amoureusement à la vérité divine.

Ainsi deux choses aideront singulièrement la foi dans ses progrès, à savoir l'instruction et la piété. L'instruction, le chrétien la trouvera dans la prédication, les catéchismes, les saintes lectures ; la piété consistera surtout dans la fidélité aux promesses de son baptême ; à ce prix, le chrétien aidé de la prière et des sacrements, grandira dans la foi.

Tout fidèle qui veut grandir dans la foi, doit veiller avec une attention soutenue contre tout ce qui serait capable d'affaiblir sa foi. Il doit bien prendre garde à ne pas se laisser gagner par les maximes du monde ; car le monde, en tant que monde, n'est occupé que des choses sensibles ; la foi, au contraire, nous montre le prix inestimable des choses invisibles. Le monde n'a pour lui que le présent ; la foi qui nous éclaire tant sur le passé et le présent, nous fait veiller surtout à l'avenir. Le monde est tout entier à la jouissance de ce qu'il tient ; la foi, nous enseigne que le temps présent est celui des privations et de la pénitence, et nous montre Dieu comme le seul vrai bien en qui nous puissions reposer nos âmes, et espérer les jouissances vraies.

Il faut ainsi veiller pour demeurer fidèle, c'est-à-dire croyant. Mais qui veillera ainsi, verra infailliblement grandir en son âme les lumières si douces, si sereines de l'éternelle vérité ; et plus il entrera dans cette lumière, plus il y goûtera combien le Seigneur est doux, combien est précieux le don inestimable de la foi.

Par contre, toute âme qui ne veillera pas, qui se laissera bercer dans les *dirès* insignifiants d'un monde qui n'a rien, qui ne sait rien, qui ne peut rien, toute âme qui ne veillera pas, verra sa foi diminuer et ensuite se perdre complètement.

Si nous avons des yeux pour voir le lamentable spectacle des âmes qui perdent la foi, nous n'aurions pas assez de larmes pour pleurer, un si grand malheur.

Les uns perdent la foi après leur baptême ; ils n'ont pas reçu l'instruction chrétienne indispensable, et jamais leur âme n'a fait l'acte de foi. Privée de son acte, l'habitude déposée dans l'âme au jour du baptême, a été facilement réduite à rien. Il est extrêmement rare que les âmes qui ont perdu la foi dans ces conditions la retrouvent jamais. Elles demeurent étrangères à Dieu et à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ne vivent plus que d'une vie terrestre, triste prélude de la mort éternelle.

Les autres perdent la foi peu après la première communion. Ils entrent dans un monde incroyant qu'ils ne soupçonnaient pas, et s'imaginent qu'ils ont été naïfs de croire un peu. Si le péché mortel arrive, comme c'est si facile, il est facile aussi de perdre la foi et de fermer les yeux à la pure lumière qui avait rendu si heureux le jour de la première communion.

Il en est qui perdent la foi dans les écoles. Il y a, comme on sait, les petites et les grandes. Petites et grandes peuvent faire perdre la foi aux baptisés, et elles ne le font que trop souvent. Les petites et les grandes en n'enseignant point le seul vrai Dieu, à savoir le Père et le Fils et le Saint-Esprit ; les petites en enseignant pardessus tout la formation du pluriel et le système métrique ; les grandes en mettant au-dessus de tout le diplôme de bachelier ou de docteur. Nous ne disons rien de celles où l'on enseigne sciemment et de parti-pris l'impiété, l'indifférentisme ou même l'athéisme.

Enfin, il en est qui perdent la foi dans les affaires. Trop préoccupés de leur négoce, livrés tout entiers à leurs spéculations, ils oublient leur baptême, négligent le soin de leur âme, ne vivent plus de la foi, ne veillent plus à nourrir leur foi ; ils la perdent, peut-être même sans y penser.

Ô Dieu, mon Dieu, par votre grâce vous nous avez donné la foi : par votre grâce, conservez-nous la foi ! *Credo*.



CINQUIÈME LETTRE

LA FOI N'EST PAS REMPLACÉE PAR LE SENTIMENT

Attaquée de tant de côtés, la foi est devenue rare aujourd'hui dans les âmes. À mesure que les temps avancent nous marchons vers l'accomplissement de la parole de Notre-Seigneur : « Lorsque le Fils de l'homme viendra, penses-tu qu'il trouvera de la foi sur la terre ? » (Saint-Luc, XVIII, 8.)

Ce que je tiens à vous faire remarquer, Madame, c'est que toutes les âmes que nous voyons n'avoir plus la foi, l'ont eue au moins à leur baptême. Ces âmes-là sont dans un état bien différent des infidèles qui n'ont jamais eu la foi. La foi est un bien si grand, que quand il est entré dans une âme, il y en reste toujours quelque chose.

Saint François de Sales dit, au sujet de la charité, que « la charité étant séparée de l'âme par le péché, il y reste maintefois une certaine ressemblance de charité, qui nous peut décevoir et amuser vainement » (*Traité de l'amour de Dieu*, l. IV, c. 10).

Nous pouvons dire la même chose de la foi. Quand le manque d'instruction chrétienne, ou quand une éducation systématiquement impie a fait perdre à un chrétien le don de la foi qu'il avait reçu à son baptême, il y reste ordinairement une certaine ressemblance de foi, qui *nous peut décevoir et amuser vainement*. Cette ressemblance de foi, parce qu'elle est ressemblance, n'est qu'une image de la foi ; c'est une foi en image ou si vous voulez, en imagination ; c'est ce qu'on appelle, dans une certaine langue, *des sentiments religieux*.

Les sentiments religieux ! une sorte de cadeau que certains hommes veulent bien faire à Dieu, qui doit leur en être fort obligé ; un fonds de bienveillance plus ou moins vivement senti de l'homme pour Dieu ; une sorte de politesse, de bon ton, de bon goût de l'homme vis-à-vis de Dieu : oui, tout ce que l'on voudra dans ce genre qui oblige peu, qui ne gêne point, qui s'accommode à tout, se prête à tout, ne compromet rien ; c'est là, le plus souvent, ce qu'on entend par des sentiments religieux, mais ce n'est pas là la foi.

Comme la ressemblance de la charité nous peut décevoir et amuser vainement, la ressemblance de la foi nous peut décevoir et nous déçoit souvent, nous peut amuser et nous amuse souvent.

Et comment cela, me direz-vous ? La réponse est facile.

Un chrétien, pour plaire à Dieu, doit faire des actes de foi souvent. Dans la prière, dans la pratique d'une vie chrétienne, dans la réception des Sacrements, le chrétien doit, par une obligation rigoureuse, pratiquer la foi, en faire l'acte intérieur avec plusieurs des actes extérieurs de la vie chrétienne.

C'est là le devoir.

Or, le danger, la déception consisterait à faire ces actes de la vie chrétienne, non avec la foi, mais avec la ressemblance de la foi ou les sentiments religieux.

La foi est alors remplacée par le sentiment ; la réalité par l'imagination. On peut, dans cet état, faire bien des prières sans prier ; se confesser sans s'amender, et recevoir l'Eucharistie sans s'unir à Jésus-Christ.

D'après ce que j'ai ouï dire à un Évêque d'une part, et d'autre part à un missionnaire qui a parcouru toute la France, et s'est rendu compte très attentivement de l'état des âmes, il paraîtrait que sur bien des points nous en sommes là aujourd'hui, faisant avec l'image de la foi les œuvres qu'il faudrait faire avec la foi.

Ceci vous aidera à comprendre, Madame, une chose dont vous souffriez beaucoup en un certain jour, où vous aviez été à même de reconnaître qu'un bon nombre de chrétiens, se disant dévots et pratiquants, ont tous absolument les mêmes vices que les mondains non pratiquants. Ils pratiquent, hélas ! mais la foi n'est pas le principe de leurs actes de religion ; ils sont chrétiens en imagination, et vicieux comme tant d'autres en réalité.

Rappelez-vous, Madame, un très court petit mot du Père Lacordaire : « La foi, c'est la foi ! »

Disons ensemble : *Credo !*



SIXIÈME LETTRE
QUELLE DIFFÉRENCE IL Y A
ENTRE LA FOI ET LE SENTIMENT RELIGIEUX

Vous avez lu avec attention ma précédente lettre, et vous me demandez de vous faire bien saisir la différence qu'il y a entre la foi et le sentiment religieux.

La besogne me sera facile ; je souhaite que mon travail vous soit utile.

Le sentiment religieux, Madame, est un don de Dieu assurément. C'est un bien, un bien de l'ordre naturel. Le sentiment religieux est la conséquence naturelle de notre qualité de créatures, comme le respect des parents est naturel à l'enfant.

Le sentiment religieux est ainsi le respect que nous avons, comme créatures, pour notre Père qui est dans les Cieux, et qui, par le fait seul de notre création, nous regarde comme ses enfants, et nous donne à tous le pain de chaque jour, la lumière de son soleil, les fruits de la terre, la vie, la santé, et mille autres biens, également de l'ordre naturel.

Le sentiment religieux, étant naturel à l'homme, se trouve chez tous les hommes, fidèles ou infidèles ; car tous ont ce fond commun de respect pour Dieu, qui quelquefois se traduit par un acte religieux fondé sur le vrai, comme chez nous chrétiens ; quelquefois par un acte religieux entaché d'erreur comme chez les infidèles, les idolâtres, etc.

Il y a des peuples chez lesquels le sentiment religieux est très profond, et cela naturellement, par exemple chez les Arabes. Un Arabe ne manquera jamais à sa prière du matin, à celle du midi, à celle du soir. Il entend le *muezzin* crier du haut du minaret la formule sacrée *La Allah*, etc. Aussitôt il se met en prière, qu'il soit en compagnie, qu'il soit au milieu d'une place, qu'il soit à n'importe quel travail ; l'heure est venue, il prie. Par ce même sentiment religieux, l'Arabe rapporte tout à la volonté de Dieu ; les accidents de la vie, la santé, la maladie, la mort même, il ramène tout à Dieu, et en toutes circonstances, il répète : *Dieu est grand !*

Voilà le sentiment religieux dans toute sa puissance.

Mais, souvenez-vous, Madame, que notre nature est déchue en Adam ; et, d'une nature déchue, il ne peut venir qu'un sentiment religieux lui aussi frappé de déchéance. La nature ne peut se relever d'elle-même ; et le sentiment religieux purement naturel ne peut absolument pas ramener l'homme à Dieu, ni le tirer du péché.

Aussi, avec toute sa religiosité naturelle, l'Arabe conservera tous les vices qui lui sont malheureusement naturels aussi : il sera vaniteux, il sera menteur,

il sera voleur ; il pratiquera l'hospitalité, mais sachant par où son hôte devra passer, il enverra quelqu'un le dévaliser, ou bien ira lui-même faire à l'écart ce qu'il n'aurait jamais voulu faire sous sa tente.

Par là vous pouvez reconnaître le trait caractéristique du sentiment religieux purement naturel ; il ne voit rien, il ne veut rien, il ne peut rien contre le péché.

Le sentiment religieux, quand il demeure à l'état naturel, est *indifférent* en matière de religion. Il s'accommode de tout, il s'arrange de tout, il se prête à tout, et ne se livre à rien. Pardon, il peut se livrer à la franc-maçonnerie, là du moins où les maçons veulent bien reconnaître *le Grand Architecte*, comme ils disent.

Je voulais, Madame, vous montrer ce premier tableau. J'arrive à un second.

La foi n'est pas un sentiment, la foi n'est pas de l'ordre naturel.

La foi est l'assentiment de notre esprit à la vérité révélée de Dieu. C'est un bien qui ne dérive point de notre nature, mais qui lui est donné d'en haut pour la guérir.

La foi est essentiellement purifiante. *Fide, purificans corda* (Act. xv, 9).

Elle éclaire l'esprit, le dépouille de l'erreur : elle redresse l'homme tombé, le replace dans la voie de Dieu ; elle pose la base de l'œuvre du salut ; elle achemine l'homme vers tout bien.

La foi est essentiellement fortifiante. *Confortatus fide*, dit saint Paul (Rom. iv, 20.) Et encore : *Fide stas*, si tu es debout, c'est par la foi (*Id.* xi, 20).

La foi est vivifiante : *Le juste vit de la foi*, dit toujours saint Paul (Gal. iii, 11).

Si le sentiment religieux nous laisse de glace pour Notre Seigneur Jésus-Christ, il n'en est pas de même de la foi ; elle le rend présent, vivant dans nos cœurs ; *Christum habitare per fidem in cordibus vestris* (Eph. iii, 17).

La foi est le principe d'un monde nouveau, régénéré en Jésus-Christ Notre-Seigneur ; la foi c'est la lumière avant-coureur des splendeurs de l'éternité où nous verrons Dieu ; la foi, c'est la mère de la sainte espérance et de la divine charité.

La foi est sur la terre la source pure de toutes les consolations vraies. C'est encore saint Paul qui nous dit cela. *Simul consolari per eam quæ invicem est, fidem vestram atque meam* : Nous consoler ensemble par la foi qui nous est commune, à vous et à moi (Rom. i, 12).

Quand on parle de la foi, Madame, saint Paul est un maître incomparable. Je lui emprunte un dernier mot pour terminer cette lettre : *Saluta eos qui nos amant in fide*. Saluez ceux qui nous aiment dans la foi.

Disons ensemble : *Credo !*



SEPTIÈME LETTRE

COMBIEN LA FOI AGRANDIT LA RAISON

Dieu nous a donné les sens, la raison, la foi. Par les sens nous nous mettons en relation avec les choses sensibles, qui leur sont proportionnées ; par la raison nous atteignons les choses supérieures aux sens, les choses intellectuelles ; mais par la foi Dieu nous a donné d'atteindre, par une connaissance plus élevée, les choses divines et Dieu lui-même.

La raison créée de Dieu pour Dieu lui-même ne peut se reposer qu'en lui, vérité première ; elle a donc un besoin inné de Dieu, et elle le chercherait naturellement si le péché originel n'était survenu, et ne l'eût singulièrement affaiblie, inclinée, et trop souvent enchaînée aux choses sensibles.

La foi que Dieu nous a donnée répare, du moins en partie, la maladie originelle de la raison humaine, la relève, la redresse, l'affermi, et lui fait atteindre un ordre de connaissances, qu'elle n'eût jamais pu aborder, l'ordre des connaissances *supernaturelles*, ou des vérités révélées de Dieu.

La foi, dit saint Paul, *c'est ce qui nous convainc* des choses invisibles. Ces choses invisibles sont une partie de ce que Dieu sait. Il les a révélées par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les Apôtres, et après eux l'Église, nous transmettent la parole même de Dieu ; et par une grâce qui se nomme le don de la foi, nous recevons cette parole, et nous sommes *convaincus* que cette parole est vérité.

L'homme donc qui n'a pas la foi ne connaît que dans la mesure de ses sens et de sa raison : l'homme qui a la foi, va plus loin ; il perçoit l'insensible, il atteint l'invisible ; il entre dans une certaine mesure en participation de la science et de la raison de Dieu.

Alors il se fait en son âme une lumière nouvelle, supérieure à toute lumière naturelle ; et en vertu de sa supériorité, elle devient la régulatrice des lumières inférieures, qui sont la raison et les sens.

Alors tout se subordonne à la foi, tout entre dans l'ordre surnaturel : les regards de nos yeux, les pensées de notre esprit, ont trouvé des lois qui les sauvegardent, les préservent des écueils, les dirigent vers le bien, et leur font atteindre Dieu lui-même.

Dans cette lumière supérieure, l'homme de foi est à l'aise, il est heureux : il jouit du vrai, du moins autant qu'il est possible à la créature dans la vie présente. *Pour l'homme de foi*, dit saint Jérôme, *le monde entier est un grand trésor*. Comment cela ? Parce que dominant toutes les choses, et les aperce-

vant sous un jour nouveau, qui est celui de la foi, il reconnaît en tout l'œuvre de Dieu; il reconnaît la volonté de Dieu. Sur toutes choses, il la trouve bonne, et belle, et parfaite. Il s'en réjouit, il jouit.

Les choses sensibles elles-mêmes, vues dans cette lumière, sont pour l'homme de foi, un grand trésor. Mais combien le fidèle est-il plus riche quand son esprit se repose dans les biens spirituels, dans *les invisibles de Dieu*, comme dit saint Paul!

Il faudrait être un saint Paul pour parler dignement de ces richesses de notre foi; pour moi je me contenterai de vous montrer à l'œuvre une foi pratique jouissant de ces biens invisibles de Dieu.

Vous habitez une ville, un village? Quel est dans votre esprit le lieu qui vous paraît *considérable* dans votre localité? Quel est le personnage qui, à vos yeux, est vraiment *notable* parmi tous ceux qui l'habitent?

A pareille question, combien qui répondraient en me donnant le nom d'un monument, d'un monsieur, d'une dame? Que sais-je?

L'homme de foi en saurait bien plus long, et tout aussitôt me dirait: Notre-Seigneur Jésus-Christ présent au Saint-Sacrement. Voilà la vraie majesté, la vraie grandeur: les yeux n'y voient rien, c'est vrai; la raison humaine y est à court, c'est vrai encore; mais Dieu nous a donné la foi précisément pour nous rendre attentifs à ce que nos yeux ne voient pas. *La foi*, dit saint Paul, *c'est ce qui nous convainc des choses invisibles*.

Parmi ces choses invisibles, certes après Dieu, il faut compter les âmes. L'homme de foi est attentif aux âmes. Pour lui, un homme, c'est d'abord une âme. Pour d'autres, un homme, c'est un corps.

Après les âmes ou plutôt avec les âmes, l'homme de foi considère leur état: la grâce ou le péché, leur mérite devant Dieu, leur présent et leur avenir. Il est en sollicitude pour elles; il traite de leurs intérêts, avec Dieu tous les jours, et avec elles autant qu'il peut. Et c'est par de tels actes que la foi se révèle, que la foi grandit, que la foi nous mène à Dieu.

Disons ensemble: *Credo*.



HUITIÈME LETTRE

L'INTÉGRITÉ DE LA FOI

La foi opère dans le chrétien un renouvellement surnaturel; elle élève son âme aux choses célestes; et comme dit saint Léon, elle la fait prendre l'essor vers le bien incorruptible, vers la vraie lumière, c'est-à-dire vers Dieu même.

Mais pour que la foi fasse dans le chrétien cette opération qui lui est propre, il faut qu'elle soit pure, qu'elle soit entière.

Or, la foi dans sa pureté, dans son intégrité, est une foi rare. *Magnum est*, disait saint Augustin, *Magnum est in ipsa intus catholica, integram habere fidem*. Je traduis: *C'est une grande chose, d'avoir, au sein même de l'Église catholique, la foi dans son intégrité.*

Pour comprendre ceci, il faut vous rappeler, Madame, ce que nous avons dit de la naissance de la foi dans nos âmes. Il lui faut, pour naître et se développer, le don intérieur de Dieu, et la parole extérieure du catéchiste, ou l'instruction.

Le don de Dieu est toujours pur; mais la parole du catéchiste peut charrier avec elle la vérité qui vient de Dieu, et l'erreur qui vient de l'homme.

Supposons un enfant baptisé dans une société séparée de l'Église catholique. Le baptême qu'il a reçu a fait de lui l'enfant de Dieu, lui a mis en l'âme la foi habituelle; il grandit et reçoit une instruction entachée d'hérésie, il accepte l'hérésie croyant accepter la foi, il est trompé... Le jour où il apercevra la vérité catholique, il arrivera ceci: ou bien il repoussera l'hérésie, ou bien il rejettera la vérité. Alors il deviendra ou formellement hérétique, ou décidément catholique. Dans le premier cas il aura perdu l'hérésie qu'on lui avait enseignée, et conservé la foi que Dieu lui avait mise au cœur le jour de son baptême.

Vous voyez par, là, Madame, combien il est important qu'un enfant baptisé ne reçoive jamais de leçons de maîtres qui pourraient lui faire perdre la foi.

Mais nous sommes, me direz-vous, en pleine Église catholique; et c'est ici justement que je vous enseigne avec saint Augustin que c'est une grande chose d'avoir la foi dans son intégrité.

Je m'explique. La foi est dans le monde, Dieu l'y a mise pour notre salut. Mais l'erreur aussi est dans le monde, le diable l'y a semée pour notre perte.

La foi dans son intégrité, c'est une foi qui est à l'abri de toutes les erreurs, de tous les préjugés, de toutes les vaines opinions qui courent le monde, qui remplissent les esprits, qui perdent les âmes.

Or, il faut vous dire, si vous ne l'avez déjà remarqué, que tout esprit entaché d'une erreur, aura toujours plus de zèle pour son erreur que les hommes communément n'en ont pour la vérité. C'est un fait qui saute aux yeux; la raison de cela, c'est que la vérité venant de Dieu et l'erreur venant de l'homme, celui-ci sera plus facilement porté pour l'erreur qui est son fait, que pour la vérité qui est le fait de Dieu.

Il suit de là qu'autant il y a d'hommes portant dans leur esprit une erreur, une fausseté, un préjugé, une vaine opinion, autant il y aura de *missionnaires* (pardonnez-moi l'emploi de ce mot en pareille matière) autant il y aura de missionnaires qui travailleront à faire entrer dans l'esprit du fidèle, l'un une chose, l'autre une autre, qui battront en brèche sinon la foi tout entière, du moins l'intégrité de la foi.

Or, le nombre de ces missionnaires à rebours est grand aujourd'hui. Ils ont le verbe haut, à peu près partout. Et comme si la parole ne leur suffisait pas, ils ont la presse ; ils la tiennent, et c'est pour eux qu'elle travaille tous les jours à peu près partout.

Tous les jours donc se fait dans le monde un travail effrayant de perversion des esprits. Les uns attaquent un dogme, les autres un autre. Ici on croira avoir démontré que la foi au mystère de la Sainte Trinité est une absurdité ; là on croira avoir ruiné le mystère de l'Incarnation et la foi à la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; ailleurs on attaquera l'Église, ses sacrements, sa discipline, son culte ; on donnera à tout cela un air de raison raisonnable, on plaindra les esprits arriérés, on invitera les âmes à entrer dans les voies du progrès. La foi tiendra-t-elle bon au milieu de tous ces périls qui sont partout, qui sont de tous les jours, qui se présentent sous toutes les formes. Si elle tient bon, ce sera grande merveille. S'il vous est donné de la voir, cette merveille, bénissez-en Dieu ; et à la vue de toutes les ruines que vous pourrez constater aux alentours de la merveille, vous comprendrez la vérité de la parole de saint Augustin : *C'est une grande chose, même au sein de l'Église catholique, d'avoir la foi dans son intégrité.*

Disons ensemble : *Credo !*



NEUVIÈME LETTRE

LA FOI SANS LES ŒUVRES ET LES ŒUVRES SANS LA FOI

Il y eut, jadis, au berceau du christianisme, à Rome même, une assez vive querelle au sujet de la foi et des œuvres. Les uns disaient : La foi suffit bien ; les autres disaient : Les œuvres, les œuvres, c'est tout le nécessaire !

Si un beau jour nous étions en votre jardin, et que nous soumettions à vos enfants une question analogue, en leur disant : Mes enfants, qu'en pensez-vous ? Lequel est nécessaire du pommier ou des pommes ? Les plus jeunes certainement nous diraient : les pommes suffisent bien. Mais les plus grands, comprenant que sans pommiers il n'y aurait pas de pommes au jardin, nous

diraient : Ce qu'il faut, c'est des pommiers avec des pommes. Et, en effet, des pommes sans pommier, c'est impossible : et des pommiers sans pommes, c'est inutile.

Pour sortir de l'apologue, nous devons dire que la foi est l'arbre indispensable pour avoir des fruits de salut, et que tous les fruits qu'on pourrait recueillir sans la foi ne seraient pas des fruits de salut.

Saint Grégoire le Grand l'a dit en un tout petit mot : *Nec fides sine operibus, nec opera adjuvant sine fide*. En français, cela veut dire : *La foi sans les œuvres, ou les œuvres sans la foi, ne sont d'aucun secours*.

La foi est pour le chrétien la racine du salut et de toute œuvre qui mène au salut ; la sainte espérance et la divine charité viennent donner au fruit ou à l'œuvre son goût, sa saveur, sa douceur, son mérite ; mais sans la foi, il n'y a ni mérite, ni douceur, ni saveur, ni goût, ni fruit, ni œuvre qui soit utile au salut.

Retenez bien ce premier principe, Madame ; en voici un autre qui en découle incontestablement. La mesure de la foi est la mesure du mérite de l'œuvre. Je sais bien que le dernier mot du mérite chrétien appartient à la charité ; mais la charité est la fille de la foi, elle ne peut grandir qu'avec sa mère, en sorte qu'en fin de compte c'est sur la foi que dans un chrétien doivent se mesurer toutes choses. Notre-Seigneur, dans cette même pensée, disait : *Votre foi vous a sauvé !*

Ceci posé, nous allons faire un pas dans ce monde, et y voir un peu où en est la foi, où en sont les œuvres filles de la foi.

Et tout d'abord, n'avez-vous pas souvent remarqué, Madame, que notre siècle est le siècle des œuvres ? Jamais, jamais, on n'en a vu surgir avec une telle exubérance.

Mais notre siècle est-il dans la même proportion un siècle de foi ? Hélas ! il faut bien le dire, la foi est rare aujourd'hui.

Sur un arbre singulièrement affaibli, nous voyons surgir un luxe de fruits qui serait à ravir, si l'on pouvait oublier l'état de l'arbre. Les œuvres surgissent et vont toujours en croissant, et en même temps nous sommes obligés de convenir que la foi va dépérissant. N'y a-t-il pas là une sorte de contradiction ?

La contradiction, Madame, n'est qu'apparente. Les œuvres du salut, avons-nous dit, naissent de la foi ; mais les œuvres qui ressemblent aux œuvres du salut, peuvent naître d'un principe autre que la foi.

Et alors, me direz-vous ?

Alors, Madame, de deux choses l'une : ou les œuvres nées d'un principe autre que la foi sauveront autre chose que les âmes, total : Rien pour Dieu ; ou bien elles ne se sauveront pas elles-mêmes, et elles périront.

Nées d'un principe autre que la foi, créations du génie ou de l'imagination, les œuvres qui ne sont pas nourries du suc vivifiant de la foi, le seul vivifiant ; les œuvres qui vivent de l'habileté de l'homme, ou de son argent, ou de son crédit, ces œuvres-là ne sauvent pas les âmes, et sont devant Dieu des arbres stériles ; le temps a sa cognée pour les abattre, et il n'y manquera pas.

L'Église, qui est l'œuvre de Dieu, tient et tiendra parce qu'elle garde et gardera la foi. Nous, enfants de Dieu et de l'Église, nous ne tenons et nous ne tiendrons, nous et nos œuvres, que dans la mesure de notre foi.

Si toutes les œuvres, qui aujourd'hui *ouvragent* autour de nous, avaient autant d'empressement pour vivifier l'arbre qui est la foi, que pour produire des fruits, certes, nous verrions des merveilles. Mais, malheureusement, la foi manque, et nous ne manquons pas de gens qui veulent recueillir les fruits de la foi avant d'avoir semé la foi. On peut, en ce sens-là, faire de grands pas, mais à côté de la voie. *Magni passus, sed extra viam*, disait saint Augustin.

Disons ensemble : *Credo!*



DIXIÈME LETTRE

LES DÉVOTIONS SANS LA FOI

La foi, qui dans le chrétien est le principe unique des œuvres salutaires, est également le principe de la dévotion et même, si vous le voulez, des dévotions, quand la dévotion et les dévotions sont réellement salutaires.

Nous avons vu que bien des œuvres peuvent naître à côté de la foi, et par cela seul, n'être pas des œuvres utiles au salut. Il faut dire absolument la même chose de la dévotion et des dévotions. Elles peuvent naître, se développer et grandir, même prodigieusement, à côté de la foi, et dès lors être complètement inutiles au salut éternel des hommes.

Vous aurez certainement pour agréable que je vous cite à ce sujet *l'Année Dominicaine*. Voici ce que j'y lis, sous la signature du R. P. Vincent Maumus :

« La pratique sans la connaissance de Dieu, voilà le grand obstacle à l'avancement des âmes. On les éclaire peu, d'abord parce que l'on a soi-même peu de lumières, et ensuite parce qu'on taxe facilement de vaine curiosité une science que l'on n'apprécie pas. Les âmes sont donc peu éclairées ; en revanche, on les charge de pratiques multipliées à l'infini ; on les enrôle dans toute sorte de confréries ; on leur fait entrevoir, comme le dernier effort de la piété catholique, la propagande active de certaines

dévotions, qui, si on n'arrête pas le courant, menacent d'étouffer le large esprit chrétien.

« Que sont aujourd'hui les livres de piété ? À part quelques rares exceptions, ils ne sont que des traités superficiels qui ne s'adressent qu'à l'imagination, et qui ne dirigent que vers la pratique extérieure de telle ou telle dévotion à la mode. Il y a plusieurs années qu'un grand évêque se plaignait de la profusion avec laquelle sont répandus ces sortes de livres, et Bossuet disait déjà : — Je ne comprends plus rien aux directeurs. »

Vous avez lu cette citation avec grande attention, Madame, et vous en avez senti toute la portée. Je crois même vous entendre d'ici rappeler le mot de Joseph de Maistre : « *Dieu bénisse la particule ON !* »

Volontiers, je souhaiterai avec vous cette très désirable bénédiction, et je terminerai là cette lettre.

Disons ensemble : *Credo !*



ONZIÈME LETTRE

LA FOI ET LA SCIENCE

Vous le savez, l'homme naît ignorant. Il ne sort de là qu'avec difficulté : il en coûte pour apprendre, et plus est élevée la science que nous voulons acquérir, plus il nous en coûte.

Le mal est tel que, non seulement nous avons de la peine à apprendre, mais trop souvent nous trouvons en nous une répugnance malheureuse pour l'étude, répugnance qui nous ferait goûter une sorte de tranquillité, une félicité du genre stupide, à ne savoir rien.

Et pourtant ce n'est pas que l'ignorance en soi nous plaise : ce qui nous plairait, ce serait de ne pas faire l'effort nécessaire pour arriver à la science.

Nous chrétiens, nous connaissons la cause d'un état si lamentable : car la foi nous montre là un des effets du péché originel.

Quand Dieu, par le baptême, efface en nous le péché originel, il nous donne la foi, et avec la foi le besoin de connaître les vérités chrétiennes, et l'inclination à les recevoir et à les garder.

Ce besoin des âmes n'est pas de ceux que l'on puisse négliger. L'Église y répond par le catéchisme. Mais malheureusement les leçons du catéchisme durent peu, et sont trop facilement oubliées : l'éducation chrétienne est fort négligée dans les écoles, quand elle n'y fait pas totalement défaut. Il en

résulte que les chrétiens généralement ne sont pas suffisamment instruits de ce qu'ils ont cependant un besoin rigoureux de connaître afin de conserver leur foi, de la pratiquer fidèlement, et de la garder intacte jusqu'au terme de leur carrière.

Voilà l'état à peu près général des chrétiens dont les études se sont terminées à l'école primaire.

Mais nous avons des écoles secondaires, des écoles supérieures, voire l'Université. Si la science est quelque part, elle doit être là.

Au sujet de la science, je voudrais, Madame, vous faire remarquer un phénomène dont on ne tient pas compte, en quoi l'on a grand tort.

Le flambeau de la foi étant allumé dans le monde, et y étant allumé de la main de Dieu, est par cela même inextinguible. Il brille, quand même. Tous les esprits le savent ; et alors, à cause du besoin de savoir que la foi dépose en nous au baptême, il se fait en ceux qui ont l'amour de la science, un travail intérieur qui les pousse à des conquêtes grandioses sur l'ignorance : ils veulent savoir.

Nous disons que c'est là un effet de la foi : et c'est le phénomène le plus remarquable et le moins remarqué qui soit au monde. Que l'on y fasse bien attention : nulle part les esprits ne travaillent ainsi pour la science, sinon là où est la foi. Est-ce que l'Asie ou l'Afrique sont animées de cette passion de la science que nous voyons si brûlante dans notre Europe baptisée ? Nullement. Là les esprits dorment, ici ils sont éveillés. La raison de la différence est facile à saisir. Là le flambeau de la foi est éteint. On ne baptise pas. Ici l'on baptise, et la foi verse au milieu de nous ses lumières les plus puissantes et les plus abondantes. Et les esprits stimulés par l'opération de l'Esprit de Dieu qui nous a donné la foi, s'éprennent d'un beau feu pour la science encore un coup, ils veulent savoir.

Tous les baptisés ont reçu le stimulant divin. Et chez nos hommes de science, le point de départ, c'est la foi. Mais les uns l'ont conservée, les autres perdue. Les esprits marchent dès lors dans des voies bien différentes, quoi qu'ayant reçu les uns et les autres dans le don de la foi, l'énergie du désir qui les porte vers la science ⁶.

⁶ Un impie fameux de notre temps a bien reconnu la vérité que nous énonçons. *Pour bien combattre une religion*, dit-il, *il faut l'avoir pratiquée*. Nous traduisons : Vous ne ferez jamais un franc impie, si vous n'avez été baptisé. Dans le fait, les juifs n'y réussissent pas.

Sur ce mot *une religion*, nous remarquerons que nos *savants* ne combattent jamais ni l'islamisme, ni le bouddhisme, ni le brahmanisme, ni même le fétichisme, parce que là il n'y a rien : mais ils ne combattent que la *religion*, la religion catholique, parce qu'ici il y a la foi, la vérité divine, à laquelle ils ont tourné le dos. *Ipsi fuerunt rebelles lumini*. (Job, xxiv, 13).

Par une conséquence logique, la science tendra vers un double but, selon que les esprits auront ou gardé ou perdu la foi. Et jamais peut-être on n'a été à même de constater aussi clairement que de nos jours cette sorte de bifurcation dans la direction suivie par la science.

Il y a aujourd'hui une science qui veut croire : en cela elle marche au vrai, selon Dieu, et selon la loi immuable du développement de l'esprit humain.

Il y a aussi une science qui ne veut pas croire : et elle entreprendrait tout, pour se maintenir dans une négative qui cependant n'est pas du tout scientifique : Ne pas croire.

De chaque côté nous voyons des esprits très actifs, très ardents, très désireux d'arriver au but. De chaque côté des écoles, des travaux sérieux, et une émulation qui serait également louable, si le but poursuivi était également légitime.

Il faut le dire : la science qui marche contre la foi a aujourd'hui le verbe haut. Elle a pour elle mille appuis dans le monde extérieur. Forte de son échafaudage, elle aspire à éteindre le flambeau divin de la foi.

Mais dans tout cela, il n'y a rien de nouveau. Nous lisons dans le plus ancien livre du monde, que les hommes se dirent un jour : A l'œuvre ! bâtissons une tour qui s'élève jusqu'au ciel. Et ils se mirent à l'œuvre, et ils bâtirent une tour, et ils n'escaladèrent pas le ciel.

Les hommes d'aujourd'hui se disent de même : A l'œuvre ! élevons l'édifice de la science, et nous escaladerons la foi. Ils travaillent, et leur édifice, comme celui de leurs devanciers, se nommera Babel.

L'homme n'a pas créé la lumière ; le jour où il croira avoir prouvé que la lumière n'est que ténèbres, Dieu lui criera malheur ! l'appellera à son jugement, et continuera à verser dans les âmes la lumière de la foi.

La science qui combat la foi n'aboutira pas. Elle ne prévaudra pas contre la foi, c'est évident ; mais de plus elle ne subsistera pas même comme science ; elle finira, l'Écriture le dit, par l'évanouissement.

La science sera sauvée par les hommes de foi ; et c'est pour eux un grand devoir d'avancer et dans la science et dans la foi.

Tel est donc le spectacle que nous offre aujourd'hui le monde. Ici l'ignorance, malheureusement c'est la part du grand nombre. Ailleurs, la foi : et puis là où est la foi, la science, fidèle chez les uns, infidèle chez les autres ; d'une part s'étudiant à lutter contre la foi, contre Dieu même ; d'autre part travaillant à renverser, suivant saint Paul, tout ce qui a la prétention de s'élever contre Dieu.

La lutte est engagée, la mêlée est opiniâtre ; et encore que Dieu doive demeurer victorieux et partout et toujours, nous souhaitons que les croyants

ne soient jamais en retard. À l'œuvre, leur dirons-nous, et si ceux qui ont perdu la foi travaillent pour Babel, nous croyants, édifions Jérusalem.

Credo!



DOUZIÈME LETTRE

DE LA NÉCESSITÉ D'AVOIR UNE FOI ÉCLAIRÉE

L'Apôtre saint Pierre, écrivant aux premiers fidèles, et instruisant en eux les fidèles de tous les temps, disait : « Soyez toujours prêts à répondre pour la défense *de la religion* à quiconque vous demande la raison de l'espérance qui est en vous. »

Ce que nous traduisons à *répondre pour la défense de la religion* est exprimé par un seul mot dans le texte de saint Pierre. Il dit, à la lettre : « Soyez toujours prêts à l'apologie, pour l'apologie » ; *c'est-à-dire* que d'après les solennelles instructions de notre Saint-Père le pape saint Pierre, tout chrétien doit être prêt toujours à l'apologie, à la défense de la religion, envers quiconque lui demande la raison de l'espérance qu'il porte en lui.

Il faut peser les termes de saint Pierre : *toujours prêts, envers quiconque*. Évidemment, pour être ainsi prêt toujours, prêt envers quiconque, il faut une dose d'instruction chrétienne qui aujourd'hui n'est pas commune parmi les chrétiens.

Mais de peur que je ne paraisse exagérer en quoi que ce soit, je veux donner la parole à un interprète que l'on ne saurait récuser⁷. Je traduis :

« Voici la pensée de saint Pierre : Puisque les infidèles appellent vaine l'espérance que vous avez en Jésus-Christ d'une vie future et d'une gloire éternelle, je vous avertis d'avoir toujours prête une réponse par laquelle vous puissiez montrer que votre foi et votre espérance s'appuient sur des raisons solides, soit que vous ayez en face un contradicteur, ou un homme simplement désireux de s'instruire, qui vous demande pourquoi vous méprisez les biens de la vie présente, et souffrez tant de maux ici-bas.

« Toutefois il ne faut pas prendre cela en ce sens, que saint Pierre exige que tous les chrétiens soient des théologiens, capables de dissenter des dogmes de la foi, soit comme docteurs, soit comme apologistes.

« Saint Pierre n'exige de chacun des fidèles qu'une chose, qu'il puisse répondre et satisfaire selon sa capacité à qui l'interroge et lui demande raison de ce qu'il croit et espère comme chrétien.

⁷ Estius, *Comm. in Cap. III in Epist. I. B. Pet.*

« Il y a en effet des raisons générales, par lesquelles tout chrétien pouvait toujours se défendre contre les païens, et répondre à qui l'interrogeait : par exemple, que la religion chrétienne a été annoncée par les prophètes, qu'elle a été confirmée par des miracles innombrables opérés par le Christ et les apôtres, qu'elle enseigne la justice, l'innocence et la charité poussées jusqu'à l'amour des ennemis, qu'elle est une religion très chaste. Ou bien : que le monde est gouverné par la providence d'un Dieu unique, laquelle demande qu'à la fin chacun reçoive selon ses œuvres ; que rien n'est impossible à Dieu ; qu'il ne faut pas s'étonner si notre foi et notre espérance dépassent l'intelligence humaine, puisque dans la nature même il y a bien des choses que notre esprit ne saurait pénétrer.

« De même, en notre temps, il y a de bonnes raisons et des arguments généraux, qui sont comme des premiers principes, dont il faut que les fidèles soient instruits (et instruits par leurs curés) pour répondre aux hérétiques qui attaquent la foi catholique, ou qui veulent disputer à son sujet. Ces principes sont : que l'Église de Jésus-Christ est une, qu'elle est visible et manifeste ; qu'elle s'est continuée depuis les apôtres jusqu'à nous par la succession des évêques : qu'elle a eu dans son sein grand nombre de saints martyrs et confesseurs, qui en divers temps ont confirmé et scellé la foi catholique de leur doctrine, de leurs miracles : que l'Écriture nous prescrit d'écouter cette Église qui est la colonne et la base de la vérité.

« C'est en ce sens que saint Jean instruit les fidèles, au chapitre ix de sa première Épître. Après avoir dit : *Éprouvez les esprits, pour savoir s'ils sont de Dieu*, il leur prescrit cette même méthode générale de prouver la foi, quand il dit : *Qui connaît Dieu nous écoute*, c'est-à-dire écoute les apôtres et leurs successeurs : *Qui n'est pas de Dieu, ne nous écoute pas. A cela seul nous reconnaissons l'esprit de vérité et l'esprit d'erreur.*

Notre commentateur ajoute :

« Néanmoins, il est très expédient que les fidèles possèdent selon qu'ils en sont capables, les raisons plus particulières et les preuves spéciales, afin de pouvoir répondre » à quiconque.

La parole de saint Pierre et les explications de son commentateur vous font voir assez, Madame, ce que doit être la foi des chrétiens.

Nous n'avons plus qu'un mot à dire, ce sera la prière des apôtres à Notre-Seigneur : *Adauge nobis fidem!* (Saint-Luc. xvii, 53). Seigneur, augmentez-nous la foi !

Disons ensemble : *Credo!*